

Louis Perouas, Gabriel Deshayes. Un grand pionnier de la restauration catholique dans l'Ouest de la France (1767-1841)

Yvon Tranvouez



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/abpo/1452>

ISBN : 978-2-7535-1490-4

ISSN : 2108-6443

Éditeur

Presses universitaires de Rennes

Édition imprimée

Date de publication : 20 juillet 2003

Pagination : 252-254

ISBN : 978-2-86847-874-0

ISSN : 0399-0826

Référence électronique

Yvon Tranvouez, « Louis Perouas, Gabriel Deshayes. Un grand pionnier de la restauration catholique dans l'Ouest de la France (1767-1841) », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest* [En ligne], 110-2 | 2003, mis en ligne le 20 juillet 2005, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/abpo/1452>

religieux, et les disciplines profanes qui incluent l'étude du latin, de façon à permettre aux meilleurs l'entrée au collège ou dans un petit séminaire. Après le Concordat s'affirme la distinction entre le maître de chapelle, chargé de la musique, et le maître de psallete. La diversification des disciplines enseignées, où la place de la musique se réduit, l'externat, devenu de règle, rapprochent alors la psallete d'une école ordinaire. La durée très variable des séjours – moins de deux ans en raison d'abandon ou de renvoi, mais plus de neuf ans sous l'Ancien Régime (de telles durées seront beaucoup plus rares au XIX^e siècle) pour près de la moitié des enfants qui passent ce cap – explique que « la psallete mène à tout » : Sylvie Granger consacre une belle page à l'évocation des difficultés de réinsertion sociale et culturelle que devaient rencontrer, après dix années passées au sein du cocon clérical de la psallete, ceux qui revenaient dans leur milieu rural originel ; quelques-uns se tournent vers la carrière ecclésiastique ; les meilleurs ou les plus chanceux deviennent musiciens d'église.

Dans une troisième partie, plus brève, l'auteur évoque, à partir des inventaires, la condition matérielle des musiciens, qui occupent pour la plupart des logements de deux ou trois pièces, ce qui les situe au niveau de la petite, voire de la moyenne bourgeoisie. Le logis, le mobilier permettent de dessiner avec souplesse une hiérarchie des biens matériels où les organistes, puis les maîtres de danse précèdent en moyenne les instrumentistes, et surtout les simples ménétriers, joueurs de violon restés bien plus proches des milieux populaires. La moitié des musiciens possèdent sous l'Ancien Régime une petite bibliothèque, qui dépasse exceptionnellement la centaine de volumes ; mais cette proportion se réduit après la Révolution, ce qui est l'indice d'un certain déclassement. Le dernier chapitre s'attache, enfin, aux différents aspects de la sociabilité interne au monde musical. L'homogamie, inférieure à 10 %, est très faible : les musiciens épousent, surtout, des filles d'artisans, mais aussi de marchands ou d'employés ; 10 % seulement de leurs enfants ont pour parrain un autre musicien. Seuls les maîtres à danser de métier manifestent çà et là une certaine volonté d'ostentation et de reconnaissance sociale. Seuls les individus fédérés par une institution, église ou armée, manifestent une certaine solidarité de métier.

L'exemple manseau confirme ainsi largement l'impression, donnée par des travaux antérieurs, d'une vie musicale « polyphonique », hétérogène et riche à la fois, d'individus et de métiers qu'il est impossible de ramener à un type dominant. À partir de son vaste fichier, qu'elle ne demande qu'à enrichir, Sylvie Granger nous offre avec ce livre une étude fourmillant de données, qui sait à la fois dégager les conclusions essentielles, tout en faisant avec beaucoup de finesse constamment place aux nuances.

Jean QUENIART

PEROUAS, Louis, *Gabriel Deshayes. Un grand pionnier de la restauration catholique dans l'Ouest de la France (1767-1841)*, Paris, Éditions Don Bosco, 2003, 174 p. (collection « Sciences de l'éducation » ; préface de Claude Langlois), 15 €.

Cerné, de son propre aveu, par l'âge et les ennuis de santé, Louis Pérouas a voulu, à travers ce petit livre, attirer l'attention sur un personnage trop méconnu à ses yeux et qui, assure-t-il, mériterait de faire l'objet d'une thèse. Gabriel Deshayes a en effet de quoi fasciner l'historien. Né à Beignon (une petite paroisse rurale qui était alors dans l'évêché de Saint-Malo et se retrouva plus tard en

Morbihan et donc dans le diocèse de Vannes), âgé de vingt-deux ans quand éclate la Révolution française, ordonné prêtre à Jersey en 1792 par l'évêque émigré de Tréguier, il rentre au pays et anime la résistance du clergé réfractaire. Remarqué par son nouvel évêque, il est promu en 1805 à la cure d'Auray, charge qu'il cumulera plus tard avec celle de vicaire général territorial. En l'espace d'une quinzaine d'années, il se révèle comme un extraordinaire homme d'action, quasi boulimique dans son activité pastorale. Renouant avec les usages bretons de l'ancien régime, il programme des missions et surtout des retraites. Il fait venir à Auray les Frères des Écoles chrétiennes, fonde pour les filles de la campagne la congrégation des Sœurs de l'Instruction chrétienne, dites de Saint-Gildas, et pour les garçons, en association avec Jean-Marie de La Mennais, celle des Frères de l'Instruction chrétienne, dits de Ploërmel. Il s'intéresse aux sourds, pour lesquels il développe des institutions spécialisées.

En 1820, il change d'échelle et relève un défi difficile en acceptant le supérieurat des instituts montfortains, dont les maisons-mères sont concentrées à Saint-Laurent-sur-Sèvre. Pour les Filles de la Sagesse il lui suffit d'accompagner et d'orienter – en diversifiant ses activités – la croissance d'une congrégation déjà florissante (96 maisons et près de 800 religieuses en 1821). Par contre, pour les Pères et les Frères du Saint-Esprit, comme on les appelle alors, tout est à refaire : ils ne sont qu'une dizaine au total et la plupart très âgés. En vingt ans il refonde patiemment ces deux branches masculines de la famille montfortaine, renforçant les règles de leur vie religieuse, engageant les pères à jouer du binôme missions-retraites qu'il a expérimenté en Bretagne et développant particulièrement la branche des frères instituteurs (futurs Frères de Saint-Gabriel) pour l'instruction des jeunes ruraux. Parallèlement, il travaille activement à la cause de béatification du fondateur, Louis-Marie Grignon de Montfort, dont la personnalité rebelle et fantasque se prête mal à une promotion rapide mais qui est malgré tout reconnu comme Vénérable en 1836. En 1841 l'effectif montfortain est de 18 prêtres et 60 frères, ce qui peut sembler bien modeste, mais les Oblats de Marie Immaculée, fondés en 1816, ne sont guère plus nombreux à la même époque : 42 prêtres et 11 frères. À la fin de sa vie, Gabriel Deshayes crée encore une congrégation de frères agriculteurs, les Frères de Saint-François. Organisateur hors pair, fondateur impénitent, homme d'affaires avisé, administrateur autoritaire mais efficace, Gabriel Deshayes fait figure de pionnier du « cléricalisme social » qui s'épanouira à la fin du XIX^e siècle. Sa vraie limite se voit dans la précieuse carte de la page 93, qui récapitule son champ d'action : à de rares exceptions près, il demeure un homme de l'Ouest, apôtre de la Haute-Bretagne et de la Vendée.

Comme toujours, Louis Pérouas va droit à l'essentiel, d'une plume alerte et sans concession (tel article cité en bibliographie est exécuté par une parenthèse qui le qualifie « d'une grande médiocrité »). On regrette pourtant que ce livre, desservi dans sa forme par une édition spartiate et quelques coquilles malencontreuses, n'ait pas sur le fond la force des précédents travaux de l'auteur (qui veut en prendre la mesure consultera la bibliographie annexée au recueil d'articles de Louis Pérouas publié en 2002, en hommage, sous le titre *Culte des saints et anticléricalisme*, Ussel, musée du Pays d'Ussel/Rencontre des historiens du Limousin). Plus que sur les sources inédites, auxquelles il n'a pu avoir qu'un accès partiel, c'est sur les anciennes biographies de Gabriel Deshayes (François Laveau, 1866; Alexis Crosnier, 1917-1918) que l'auteur s'est appuyé. Sans doute porte-t-il sur ces productions largement hagiographiques un regard critique conforme à l'historiographie actuelle, mais il n'a pas pris le temps d'affiner un plan qui entraîne des redites, ni de composer des tableaux récapitulatifs qui

auraient mieux mis les choses en évidence, ni d'introduire systématiquement la dimension comparative qu'on aurait pu souhaiter (à cet égard, on relira avec profit, entre autres, la précieuse étude de Gaston Bordet sur *La Grande Mission de Besançon, janvier-février 1825*, Paris, Cerf, 1998). « J'ai conscience des limites de ce travail », reconnaît volontiers Louis Pérouas, avec son honnêteté coutumière : on lui saura gré d'avoir efficacement défriché le terrain.

Yvon TRANVOUEZ

SIMONIN, Jean-Pascal, VATIN, François (dir.), *L'œuvre multiple de Jules Dupuit (1804-1866). Calcul d'ingénieur, analyse économique et pensée sociale*, Angers, Presses de l'université d'Angers, 2002, 252 pages.

En complément d'une journée d'études consacrée à Jules Dupuit, organisée à Angers en octobre 2002, les presses de l'université d'Angers ont publié ce recueil de huit articles qui rappellent l'importance de l'œuvre de cet ingénieur et économiste français du XIX^e siècle. Né en 1804 à Fossane en Piémont où son père était inspecteur des finances, ancien élève de l'École des Ponts-et-Chaussées, Jules Dupuit a mené une brillante carrière d'ingénieur qui le conduit à exercer de 1844 à 1850 la charge d'ingénieur en chef du département de Maine-et-Loire. L'ouvrage présente, avec des illustrations, ses principales réalisations à Angers et dans le département (reconstruction du pont du centre à Angers, travaux liés à l'arrivée du chemin de fer dans la ville, aménagement de la place André-Leroy, reconstruction des ponts Saint-Maurille et Saint-Aubin aux Ponts-de-Cés, amélioration de nombreuses routes du département). Mais Jules Dupuit est surtout connu des économistes pour son mémoire sur *La mesure de l'utilité des travaux publics*, publié en 1844 et salué trente ans plus tard comme un texte précurseur par les fondateurs de l'école économique néo-classique. Les auteurs de l'ouvrage réévaluent l'apport réel de ce mémoire célèbre, régulièrement réédité, traduit et commenté. Ils montrent aussi l'importance de la réflexion économique de cet ingénieur dans des domaines aussi variés que la gestion de l'entretien des routes, les techniques de la distribution de l'eau aux habitants des villes et l'établissement du prix de vente de cette eau aux particuliers, ou les crises de subsistances et les politiques publiques de lutte contre les effets de la « cherté des subsistances ». Cet ouvrage est une utile contribution à notre connaissance de la pensée économique française au milieu du XIX^e siècle.

Jacques MAILLARD

BELSER, Christophe, *L'aventure de la métallurgie en Loire-Atlantique. 120 ans d'action patronale et d'essor industriel (1881-2001)*, La Crèche, Geste éditions, 2002, 254 p.

Publié, sous une forme relativement luxueuse, avec le soutien de l'Union des Industries de Loire-Atlantique, l'ouvrage de Christian Belser est cependant bien plus qu'une œuvre de promotion de l'action du patronat de la métallurgie nantaise et nazairienne.

Consacrant la première partie, la plus longue, à l'aventure proprement dite de la métallurgie depuis le début du XIX^e siècle, l'auteur s'attache à décrire les